

TRADUIRE FREUD

Coordination et rédaction
EMMANUÈLE SANDRON

LA FIÈVRE ARGUMENTATIVE

ENTRETIEN AVEC DENIS MESSIER

Comment l'aventure Freud a-t-elle commencé pour vous ?

En 1981, j'ai eu envie de traduire Freud. À l'époque, les droits étaient répartis entre trois éditeurs : Gallimard pour les textes traitant principalement de sujets littéraires au sens large, Payot et les PUF pour les textes concernant plutôt soit la technique psychanalytique, soit la civilisation. On m'a orienté vers Gallimard. Cornélius Heim était alors le lecteur pour les sciences humaines dans le domaine allemand chez Gallimard. Je lui ai dit que j'aimerais retraduire le *Witz* et me joindre à une équipe. Il m'a répondu qu'il n'y en avait pas. J'ai obtenu un contrat pour le *Witz*, en sachant que ma traduction serait soumise à une double relecture : d'un point de vue de germaniste par Cornélius Heim, et d'un point de vue de psychanalyste par Jean-Bertrand Pontalis. Elle a paru sous le titre *Le Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*.

Et ensuite ?

J'ai signalé à Gallimard que j'aimerais retraduire *La Psychopathologie de la vie quotidienne*. Il se trouve qu'entre-temps, un accord avait été conclu entre les trois éditeurs historiques pour que l'un d'eux publie l'intégrale des œuvres de Freud, à savoir les PUF.

Payot, qui détenait les droits de ce texte, m'a conseillé de m'adresser à elles. Je suis alors entré en contact avec Pierre Cotet et Jean Laplanche et leur ai dit que j'avais établi des fiches terminologiques. Si vous me permettez une parenthèse, j'avais pris cette habitude depuis que j'avais fait la connaissance d'Elmar Tophoven, traducteur allemand de Beckett et de Claude Simon, qui avait fait transformer sa maison natale de Straelen en collège pour traducteurs. Elmar nous conseillait de noter nos trouvailles. Cette suggestion s'est révélée très fructueuse. Je suis aujourd'hui à la tête de tout un ensemble de fiches terminologiques et je rêve parfois de les faire éditer.

C'est ainsi que j'ai été convié à une séance de la commission de terminologie des PUF, qui était composée de Jean Laplanche, de Pierre Cotet, d'André Bourguignon, de Janine Altounian, d'Alain Rauzy et de François Robert. J'y suis resté environ trois ans.

Pourquoi êtes-vous parti ?

J'ai estimé qu'il y avait eu des dérives sur deux plans. Sur le plan de la terminologie, la commission imposait des choix qui me semblaient inappropriés. Sur celui de la traductologie, j'étais tout à fait contre le principe selon lequel nous devons traduire systématiquement ou presque un adjectif par un adjectif, un nom par un nom, un verbe par un verbe. Je me suis peu à peu senti en porte-à-faux, ressentant un vrai malaise quant au choix de certains mots.

Lesquels ?

Par exemple *die Hilflosigkeit*, que je traduis par « la détresse » et non par « le désaide », *der Wunsch* par « le désir » et non par « le souhait », et *die Angst*, qui désigne bien sûr l'angoisse, mais que je me refuse à traduire invariablement ainsi, en écrivant notamment « j'ai l'angoisse du loup ».

Voulez-vous dire que vous avez quitté les PUF... pour deux ou trois mots ?!

Je ne voulais pas voir mon nom figurer sous le mot « désaide ». Quant à *Angst vor dem Pferd* qui devient « angoisse devant le cheval »... Pour moi, c'est une sorte de surtraduction. On force la langue. Si on veut dire que l'enfant a peur « quand il est devant le cheval », on trouvera en allemand *wenn es vor dem Pferd steht*. Les stratégies de traduction imposées par les PUF faisaient, selon moi, violence à la langue française en s'efforçant notamment de calquer l'ordre des mots allemands.

À propos de l'importance du choix des termes, je me souviens qu'un jour, à l'instigation de Françoise Wuilmart, j'ai écrit un article sur les mots qu'on aime et ceux qu'on n'aime pas (il est paru dans *TransLittérature* sous le titre *Traduction tabou trahison*)¹. J'y analysais les « pudeurs » qu'avait eues Jankélévitch dans la première traduction de *La Psychopathologie de la vie quotidienne*, publiée en 1922 chez Payot, notamment en traduisant *unbewußt* par « sans s'en rendre compte » ou par l'adjectif « intérieur »...

¹ *TransLittérature*, hiver 1997, n° 14 (consultable sur www.translitterature.fr).

Comment avez-vous fini par traduire *La Psychopathologie de la vie quotidienne* ?

Payot a lu le premier tome publié par les PUF et ne l'a pas trouvé réussi. Il a alors signé un accord avec Gallimard et lui a confié la traduction de ses cinq titres, notamment *Totem et tabou*, *Conférences d'introduction à la psychanalyse* et, donc, *La Psychopathologie de la vie quotidienne*. Parallèlement, il a continué de publier les anciennes traductions de Jankélévitch.

Quand a-t-on commencé à penser au passage de Freud dans le domaine public ?

Dès les années 1990. La date est restée inconnue pendant longtemps. On ne savait pas quelle législation allait s'appliquer : la législation française – cinquante ans après la mort de l'auteur plus les années de guerre – ou la législation européenne – soixante-dix ans après la mort de l'auteur. D'autres éditeurs piaffaient dans leur coin. De leur côté, les héritiers de Freud essayaient de retarder les choses le plus longtemps possible. Finalement, la date retenue a été le 1^{er} janvier 2010, soit le dernier jour de l'année de sa mort plus soixante-dix ans. Pendant ces fameuses années 1990, il ne s'est rien passé chez Gallimard. Parallèlement, les PUF ont continué à publier l'intégrale. Puis, un jour, J.-B. Pontalis m'a dit : « La direction est d'accord, proposez-moi des titres ! » Et c'est là qu'on a recommencé à travailler ensemble.

Vous avez donc choisi vous-même les textes que vous alliez traduire ?

Le premier volume, *Huit études sur la mémoire et ses troubles*, est un recueil de textes que nous avons choisis ensemble, Jean-Bertrand Pontalis et moi. Ensuite, j'ai proposé, pour le tome intitulé *Religion*, outre les trois titres célèbres, dont *L'Avenir d'une illusion*, deux petits textes connus des seuls spécialistes.

J'ai l'impression, à vous entendre, d'un investissement personnel, d'une relation singulière à Freud, au-delà de tous les enjeux intellectuels.

C'est exact. J'ai d'ailleurs le projet d'écrire un article sur le sujet.

Vous parlez de Jean-Bertrand Pontalis... Comment s'est passée votre collaboration avec lui ?

J'aimerais caractériser ma collaboration avec lui en disant que c'était un relecteur à la fois attentif, courtois et conciliant. Agrégé de

philosophie, il m'a fourni à l'occasion un éclairage supplémentaire sur certains concepts lors de discussions qui furent toujours collégiales. Je n'ai souvenir que d'une légère et bénigne « friction » lorsqu'il m'a demandé de changer ma traduction de *Zwischenreich*. J'avais choisi, après m'être bien informé, le terme neutre de « domaine intermédiaire », mais il a tenu à le remplacer par celui de « royaume intermédiaire ». Je me suis incliné, en me disant pour me consoler que cette option était pleine de poésie.

Venons-en à votre conception de la traduction de Freud, si vous le voulez bien.

Freud est un auteur qui emploie un langage compréhensible par le commun des mortels. Il y a chez lui un souci de lisibilité permanent. Il ne recherche pas les tournures absconses. Lors d'une causerie avec Jean-Pierre Lefebvre à L'Espace analytique, j'ai eu cette expression : « Freud n'est pas snob. » La formule vaut ce qu'elle vaut... Le snobisme consiste à exclure une grande quantité de personnes. Or, Freud s'efforce au contraire d'être toujours intelligible par le plus grand nombre. Il écrit très bien, c'est-à-dire de façon à la fois claire et belle. Rappelons qu'il a reçu le prix Goethe en 1930 ! Cette double aptitude, caractéristique des meilleurs textes de ce qu'on appelle en allemand la *wissenschaftliche Literatur* (« littérature scientifique »), fut le but que je me suis proposé d'atteindre dans mes traductions.

Mais le considérez-vous avant tout comme un scientifique ou comme un écrivain ?

Comme un scientifique *et* comme un écrivain. Son style est toujours élégant, toujours littéraire, toujours limpide. C'est la raison pour laquelle je me suis fixé plusieurs règles.

Première règle : absolument éviter les ambiguïtés, notamment pour ce qui est des compléments du nom. Un exemple : plutôt que « la peur des femmes », « la peur inspirée par les femmes ». Je commence toujours par « développer la formule », quitte à la resserrer ensuite. Avec, comme bénéfice secondaire, un résultat souvent plus élégant. Autres exemples de groupes participiaux : *Unlustmotiv* = « mobile relevant du déplaisir » ; *Wunschillusionen* = « illusions créées par le désir ». À l'occasion, je n'hésite pas à changer de catégorie grammaticale : je traduis le verbe *vertreten* par « être le représentant de » (« représenter » est polysémique), les substantifs *Kulturgehorsam* par « obéissance à ce qui fait la civilisation » et *die Kulturteilnehmer* par

« ceux qui sont partie prenante dans une civilisation ». Il m'arrive aussi de développer la formule autrement, comme dans cet exemple tiré d'*Éphémère destinée* : *unser Wunschleben*, « notre vie dans l'ordre du désir ».

Et votre deuxième règle ?

J'évite les mots de la langue savante quand ils ne se justifient pas. Dans son effort « démocratique », Freud a dit *das Versprechen*, terme du langage courant immédiatement compris par le large public auquel il déclare s'adresser (note de 1924 dans le dernier chapitre de *La Psychopathologie de la vie quotidienne*), et non *der Lapsus*, qui aurait mis une distance entre ses lecteurs et lui. Moi-même je n'ai pas parlé, comme Jankélévitch, de « *lapsus calami* », mais de « lapsus d'écriture » (ainsi que, dans un souci d'unification, de « lapsus de lecture » et de « lapsus typographique »). Même souci d'unification de la série des actes manqués quand je traduis *das Sichvergreifen* par le « geste manqué ». Dernier exemple : pour *der Einfall*, mot très courant, j'ai choisi « l'idée qui vient » et non « l'idée incidente » (terme par ailleurs ambigu, car « incidemment » peut signifier « accessoirement »).

On a reproché aux premiers traducteurs de Freud de commettre non seulement des erreurs, mais aussi des omissions...

Ma préoccupation est de ne rien laisser de côté dans un mot. Un de mes exemples favoris est le participe *befremdend*, habituellement traduit par « déconcertant », mais auquel je préfère « déconcertant par son étrangeté » (là aussi, j'ai développé la formule, voulant faire apparaître la racine *-fremd-*, « étranger »). Dans un autre ordre d'idées, je ne néglige pas ce qu'on appelle les *Abtönungspartikeln*, petits mots sans lesquels un texte apparaît très froid et dont Freud fait grand usage, afin de donner un ton familier à ses démonstrations (il prend le lecteur à témoin) : *denn, schon, doch, ja...* Je traduis généralement ce dernier par « Aussi bien ».

Et vos autres règles ?

Je suis vigilant quant à la présence discrète de concepts et de sous-concepts (ils ne sont alors pas exprimés par des substantifs ou des verbes). Deux exemples : *aufmerksam machen* = non pas « faire remarquer », mais « attirer l'attention sur » ; *wiederholt* = non pas « à plusieurs reprises », mais « de façon répétée ».

Je m'efforce également de détecter et de rendre les métaphores sous-jacentes. Pour l'expression *eine Hemmung aufheben*, je préfère « lever une inhibition » à « supprimer une inhibition ».

À propos de métaphores justement, vous mettez en garde, je crois, contre le danger de la « surmétaphorisation ».

Il me semble plus que souhaitable de ne pas introduire d'arrière-plan métaphorique en français là où il n'y en a pas en allemand. De même que j'essaie de repérer les métaphores, de même je m'abstiens d'en rajouter, par exemple en optant sans nécessité pour « passer sous silence », alors que le silence, on le sait, joue un grand rôle pendant les séances d'analyse. Voici un exemple, qui est le titre d'un livre de Freud : *Selbstdarstellung* (joliment traduit par *Freud présenté par lui-même* par Fernand Cambon chez Folio-Essais). Si on avait dit « autoportrait », on aurait un peu surmétaphorisé le mot (« auto-présentation » serait, faute de mieux, un équivalent plus neutre).

Le travail sur les métaphores et les images est passionnant, et je ne résiste pas au plaisir de citer une de mes trouvailles : j'ai traduit *Wortbrücke* (« mot-pont ») par « mot-passerelle ». D'une manière générale, l'exploration systématique des champs sémantiques est quelque chose de très excitant.

Comment rendez-vous la démarche de pensée propre à Freud ?

À propos de Freud, Cornélius Heim a parlé de « fièvre argumentative ». C'est une belle formule. Cette ardeur à convaincre s'exprime parfois dans une dynamique très singulière, dans des phrases longues comme des périodes oratoires et parfois même lyriques, où se succèdent des arguments séparés par de simples virgules. Faut-il alors casser le rythme par des points ou respecter l'impatience de Freud, au risque de laisser le lecteur se perdre ? Dans de tels cas, je mets des points-virgules.

Je voudrais ajouter que, d'une façon générale, je soigne les liens logiques, même ténus, entre les phrases et à l'intérieur des phrases. Et je respecte autant que possible l'ordre dans lequel apparaissent les signifiés.

Vous avez traduit de nombreux ouvrages sur la peinture, et je crois que vous avez enseigné l'histoire de l'art pendant quelques années. N'auriez-vous pas aimé traduire *Un Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* et *La Gradiva* ?

Effectivement, j'aurais beaucoup aimé. Mais j'ai toujours eu conscience d'avoir déjà été très gâté en ayant la chance de traduire des ouvrages qui m'ont procuré des joies intellectuelles et esthétiques d'une telle intensité. Cette aventure, j'en parle souvent comme d'un conte de fées.

Et cet intérêt pour les arts ne vous porte-t-il pas du côté d'un esthétisme ou en tout cas d'une attention particulière au Freud esthète, au Freud styliste ?

C'est tout à fait exact. Pour moi, et pas seulement pour moi bien sûr, l'accès à un texte réputé difficile passe impérativement par le plaisir de la lecture.

Propos recueillis par Emmanuèle Sandron